

Italo Calvino

Collection de sable



folio

COLLECTION FOLIO

Italo Calvino

Collection
de sable

*Traduit de l'italien
par Jean-Paul Manganaro*

Gallimard

Les écrits repris dans les sections I, II et III ont tous été publiés dans *La Repubblica* entre 1980 et 1984, à l'exception de « Collection de sable », dans le *Corriere della Sera*, 25 juin 1974 ; « Qu'il était nouveau, le Nouveau Monde », commentaire oral pour une émission de la RAI-TV, décembre 1976 ; « L'encyclopédie d'un visionnaire », dans *FMR*, n° 1, mars 1982.

La section IV, « La forme du temps », comprend des pages sur le Japon et sur le Mexique de 1976, publiées en partie dans le *Corriere della Sera*, et des pages sur l'Iran, extraites des notes d'un voyage de 1975.

Titre original :

COLLEZIONE DI SABBIA

*Copyright © 2002, The Estate of Italo Calvino.
All rights reserved.*

© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

Couverture : Photo © plainpicture / Elektrons 08.

I

EXPOSITIONS –
EXPLORATIONS

Collection de sable

Il existe une personne qui fait collection de sable. Elle voyage à travers le monde, et lorsqu'elle arrive sur une plage au bord de la mer, sur les rives d'un fleuve ou d'un lac, dans un désert ou une lande, elle ramasse une poignée de sable et l'emporte avec elle. Sur de longues étagères, à son retour, l'attendent des centaines de flacons de verre alignés dans lesquels le sable fin et gris du Balaton, celui très blanc du golfe de Siam, celui, rouge, que le cours de la Gambie dépose à travers le Sénégal déploient leur gamme étroite de couleurs estompées, révèlent une uniformité de surface lunaire, bien qu'à travers des différences de grain et de consistance : du gravillon noir et blanc de la mer Caspienne qui semble être encore trempé d'eau salée aux tout petits cailloux de Maratea, noir et blanc eux aussi, à la fine farine blanche piquetée de coquilles violettes de Turtle Bay, près de Malindi au Kenya.

Dans une exposition de collections bizarres qui s'est tenue récemment à Paris — collections de sonnailles à vache, de jeux de loto, de capsules de bouteille, de sifflets en terre cuite, de billets de train, de toupies, d'enveloppes pour rouleaux de papier hygiénique, d'insignes de la collaboration sous l'Occupation, de grenouilles naturalisées, la vitrine de la collection de sable était la moins voyante et pourtant la plus mystérieuse, celle qui semblait avoir le plus de choses à dire, quoique à travers le silence opaque emprisonné dans le verre de ses ampoules.

Passant en revue ce florilège de sables, l'œil ne saisit d'abord que les échantillons qui ressortent le plus : la couleur rouille du lit à sec d'un fleuve du Maroc, le noir et le blanc carbonifère des îles d'Aran, ou un mélange changeant de rouge, blanc, noir, gris qui porte sur l'étiquette un nom encore plus polychrome : « Île des Perroquets, Mexique ». Par la suite les moindres différences entre un sable et l'autre obligent à une attention de plus en plus absorbée ; et ainsi, petit à petit, on entre dans une autre dimension, dans un monde qui n'a d'autres horizons que ces dunes en miniature, où une plage de cailloux roses n'est jamais pareille à une autre plage de cailloux roses (mêlés à des cailloux blancs en Sardaigne et dans les îles de Grenade aux Caraïbes ; mêlés

à des cailloux gris à Solenzara en Corse), où une étendue de gravillons minuscules et noirs de Port Antonio en Jamaïque n'est pas pareille à une autre venue de l'île de Lanzarote aux Canaries, ni à une autre qui vient d'Algérie, peut-être du milieu du désert.

On a l'impression que cette présentation d'échantillons de la Waste Land universelle va nous révéler quelque chose d'important : une description du monde ? un journal secret du collectionneur ? ou une révélation sur moi qui suis en train de scruter dans ces clepsydres immobiles l'heure à laquelle je suis parvenu ? Tout cela ensemble, sans doute. Du monde, la récolte des sables choisis enregistre le résidu de longues érosions qui est en même temps l'ultime substance et la négation de son apparence luxuriante et multiforme : tous les décors de la vie du collectionneur y apparaissent plus vivants que dans une série de diapositives en couleurs (une vie — dirait-on — de tourisme éternel — telle qu'apparaît d'ailleurs la vie dans les diapositives, et telle que pourraient la reconstruire nos descendants s'il ne restait qu'elles pour documenter sur notre temps —, tout un prélasserment sur des plages exotiques alternant avec les explorations les plus inaccessibles, dans une inquiétude géographique qui trahit une incertitude, une anxiété), évoqués, en même temps qu'effacés, par le geste désormais

compulsif de se pencher pour ramasser quelques grains de sable et en remplir un sachet (ou un récipient en plastique ? ou une bouteille de Coca-Cola ?) et puis se retourner ensuite et s'en aller.

Comme toute autre collection, celle-ci aussi est un journal : journal de voyages, certes, mais tout autant journal de sentiments, d'états d'âme, d'humeurs ; même si nous pouvons être sûrs qu'il existe vraiment une correspondance entre le sable froid couleur de terre de Leningrad, ou le sable très fin couleur de sable de Copacabana, et les sentiments qu'ils évoquent à les voir là mis en bouteille et étiquetés. Ou peut-être simple journal de cette obscure et folle envie qui pousse tout autant à rassembler une collection qu'à tenir un journal, c'est-à-dire du besoin de transformer le cours de sa propre existence en une série d'objets sauvés de la dispersion, ou en une série de lignes écrites, cristallisées en dehors du flux continu des pensées.

Le charme fascinant qu'exerce une collection réside en ce peu qu'elle révèle et en ce peu qu'elle cache de l'élan secret qui a conduit à la créer. Parmi les collections bizarres de l'exposition, une des plus impressionnantes était sans doute celle des masques à gaz : une vitrine où des faces vertes ou grisâtres en toile ou en caoutchouc, aux yeux aveugles, ronds et saillants, au nez-groin en forme de boîte ou de tube souple, vous regard-

daient. Quel esprit aura guidé le collectionneur ? Un sentiment — je crois — ironique en même temps qu’effrayé vis-à-vis d’une humanité qui avait été toute prête à se conformer à ces traits entre l’animal et le mécanique ; et peut-être aussi une confiance dans les ressources de l’anthropomorphisme qui invente de nouvelles formes à l’image et semblance du visage humain afin de s’adapter à respirer le phosgène ou l’ypérite, non sans une pointe de gaieté caricaturale. Et aussi, certes, une vengeance contre la guerre, pour en fixer dans ces masques l’aspect rapidement obsolète et qui apparaît donc à présent plus ridicule que terrifiant ; mais aussi le sentiment que dans cette cruauté hagarde et idiote on reconnaît encore notre image véritable.

Certes, si la collection de masques à gaz arrivait tout de même à transmettre une humeur en quelque sorte joyeuse et stimulante, un peu plus loin un effet glaçant et angoissant était produit par un collectionneur de Mickey Mouse. Un type a rassemblé, certainement tout au long de sa vie, poupons, jouets, boîtes de produit, casquettes, masques, tricots, mobilier, bavoirs qui reproduisent les traits stéréotypés du Mickey disneyen. De la vitrine bondée, des centaines d’oreilles rondes et noires, de museaux blancs avec une boule noire pour nez, de gros gants blancs et des bras noirs filiformes concentrent leur euphorie ensu-

crée en une vision de cauchemar, révèlent une fixation enfantine sur cette unique image rassurante au milieu d'un monde effrayant : si bien qu'une sensation de terreur finit par déteindre sur ce talisman unique dans ses séries innombrables d'apparitions.

Mais là où l'obsession du collectionneur se replie sur elle-même, révélant son fond d'égoïsme, c'est dans une vitrine pleine de chemises en carton, sans ornements et liées par des rubans, sur chacune desquelles la main d'une femme a écrit des titres tels que : *Les hommes que j'aime ; Les hommes que je n'aime pas ; Les femmes que j'admire ; Mes jalousies ; Mes dépenses quotidiennes ; La mode que j'aime ; Mes dessins d'enfance ; Mes châteaux*, et même : *Les papiers qui enveloppaient les oranges que j'ai mangées*.

Ce que ces dossiers contiennent n'est pas un mystère, puisqu'il ne s'agit pas d'une exposante occasionnelle, mais d'une artiste professionnelle (« Annette Messenger ; collectionneuse » : c'est ainsi qu'elle signe), qui a fait de ses séries de coupures de journaux, feuillets de notes et croquis plusieurs expositions personnelles à Paris et à Milan. Mais ce qui nous intéresse à présent, c'est justement cette étendue de chemises fermées et étiquetées, ainsi que le procédé mental qu'elles impliquent. L'auteur elle-même l'a clairement

défini : « J'essaie de posséder et de m'approprier la vie et les événements venus à ma connaissance. Pendant toute la journée je feuillette, collationne, mets en ordre, classe, trie, et je réduis tout cela sous forme d'autant d'albums de collection. Ces collections deviennent alors l'illustration de ma vie. »

Ses journées, minute après minute, pensée après pensée, réduites en collection : la vie broyée en une poussière de grains : le sable, encore.

Je reviens sur mes pas, vers la vitrine de la collection de sable. Le véritable journal secret à déchiffrer est là, parmi ces prélèvements sous verre de plages et déserts. Là aussi, le collectionneur est une femme (je le lis dans le catalogue de l'exposition). Mais, pour l'instant, il ne m'intéresse pas de lui prêter un visage, une silhouette ; je la vois comme une personne abstraite, un moi qui pourrait être moi-même, un mécanisme mental que j'essaie d'imaginer au travail.

La voici qui revient d'un voyage, elle range de nouveaux flacons en les alignant sur les autres, et s'aperçoit tout à coup que, sans l'indigo de la mer, le scintillement de cette plage de coquillages broyés s'est perdu ; que rien n'est resté de la chaleur humide de l'oued dans le sable figé ; que, loin du Mexique, le sable mélangé à la lave du volcan Paricutin n'est qu'une poussière noire

semblable à celle qui tombe du tuyau d'une cheminée ramonée. Elle essaie de ranimer dans sa mémoire les sensations de cette plage, cette odeur de forêt, cette chaleur ardente, mais c'est comme secouer ce peu de sable au fond de la petite carafe étiquetée.

Il ne reste alors qu'à céder, qu'à se détacher de la vitrine, de ce cimetière de paysages réduits à un désert, de déserts sur lesquels le vent ne souffle plus. Et pourtant, celle qui a eu la constance de poursuivre des années durant cette collection savait ce qu'elle faisait, savait où elle voulait arriver : justement peut-être à éloigner d'elle le vacarme des sensations déformantes et agressives, le vent confus du vécu, et avoir pour elle enfin la substance sableuse de toutes les choses, toucher la structure de silice de l'existence. C'est pourquoi elle ne détourne pas les yeux de ces sables, entre du regard dans une de ces fioles, y creuse sa niche, s'identifie avec elle, extrait les myriades de renseignements entassés dans un monticule de sable. Chaque gris, une fois décomposé en grains clairs et sombres, brillants et opaques, en forme de sphère, de polyèdre, ou plats, n'est plus perçu comme gris, ou commence alors seulement à nous faire comprendre la signification du gris.

En déchiffrant ainsi le journal de la mélancolique (ou heureuse ?) collectionneuse de sable, j'en suis arrivé à m'interroger sur ce qui est écrit dans

ce sable de mots écrits que j'ai alignés au cours de ma vie, ce sable qui m'apparaît à présent si éloigné des plages et des déserts du vivre. Peut-être est-ce en fixant le sable en tant que sable, les mots en tant que mots, que nous pourrions être près de comprendre comment et en quelle mesure le monde érodé et broyé peut encore trouver là son fondement et son modèle.

*Qu'il était nouveau,
le Nouveau Monde*

Découvrir le Nouveau Monde était une entreprise fort difficile, comme nous l'avons tous appris. Mais c'était bien plus difficile, une fois le Nouveau Monde découvert, de le voir : comprendre qu'il était *nouveau*, tout à fait nouveau, différent de tout ce que l'on s'était attendu à trouver comme *nouveau*. Et la question qu'il devient naturel de se poser, c'est : si un nouveau Nouveau Monde était découvert aujourd'hui, saurions-nous *le voir* ? Saurions-nous écarter de notre esprit toutes les images que nous avons l'habitude d'associer à l'attente d'un monde différent (celles de la science-fiction, par exemple) pour saisir la véritable différence qui se présenterait à nos yeux ?

Nous pouvons tout de suite répondre que quelque chose a changé, depuis le temps de Colomb : au cours des derniers siècles, les hommes ont développé une capacité d'observation objec-

tive, un souci de précision dans l'établissement des analogies et différences, une curiosité pour tout ce qui est insolite et imprévu, toutes qualités que nos prédécesseurs de l'Antiquité et du Moyen Âge semblent n'avoir pas possédées. C'est vraiment à partir de la découverte de l'Amérique, pouvons-nous dire, que le rapport avec le nouveau change dans la conscience humaine. C'est justement pourquoi on a l'habitude de dire que l'ère moderne commence à ce moment-là.

Mais en va-t-il vraiment ainsi ? Tout comme les premiers explorateurs de l'Amérique ne savaient pas en quel point allaient se trouver démenties leurs attentes ou confirmées des ressemblances bien connues, ainsi pourrions-nous nous aussi passer à côté de phénomènes jamais vus sans nous en rendre compte, parce que nos yeux et nos esprits ont l'habitude de choisir et cataloguer seulement ce qui entre dans des classifications déjà vérifiées. Un Nouveau Monde s'ouvre peut-être tous les jours devant nous, mais nous ne le voyons pas.

Ce sont ces réflexions qui me venaient à l'esprit en visitant l'exposition « L'Amérique vue par l'Europe » qui rassemble plus de trois cent cinquante tableaux, gravures et objets au Grand Palais à Paris, concernant tous l'image que les Européens se faisaient du Nouveau Monde, depuis les premières nouvelles qu'ils en eurent à

la suite du voyage des caravelles jusqu'à l'acquisition graduelle des explorations et des descriptions du continent.

Voici les rivages de l'Espagne d'où le roi Ferdinand de Castille donne l'ordre de lever l'ancre aux caravelles. Et ce bras de mer est l'océan Atlantique que traverse Christophe Colomb, parvenant aux îles fabuleuses des Indes. Colomb se penche à la proue de son bateau, et que voit-il ? Un cortège d'hommes et de femmes nus sortant de leurs huttes. Un an à peine était passé depuis le premier voyage de Colomb, et c'est ainsi qu'un graveur florentin reproduit la découverte de ce dont on ne savait encore que ç'allait être l'Amérique. Personne ne soupçonnait encore qu'une nouvelle ère s'était ouverte dans l'histoire du monde, mais l'émotion suscitée par l'événement s'était partout diffusée en Europe. La relation de Colomb inspire immédiatement un poème en huitains au Florentin Giuliano Dati, dans le style d'un *cantare* chevaleresque, et la gravure est justement une illustration de ce livre.

La caractéristique des habitants des terres nouvelles qui frappe le plus Colomb et tous les premiers voyageurs, c'est la nudité, et c'est la première donnée qui met en mouvement l'imagination des illustrateurs. Les hommes sont encore représentés avec de la barbe ; la nouvelle que les Indios avaient des visages glabres ne semble

<i>Table</i>	351
Les flippers de la solitude	286
Éros et discontinuité	290
Le quatre-vingt-dix-neuvième arbre	292
MEXIQUE	297
La forme de l'arbre	299
Le temps et les branches	305
La forêt et les dieux	310
IRAN	315
Le mihrab	317
Les flammes en flammes	323
Les sculptures et les nomades	333
<i>Chronologie biographique</i>	341

